

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 15 juin.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : rapportant le décret du 7 octobre 1858, concernant les droits de navigation intérieure sur les bateaux chargés des marchandises y désignées; — prorogant la société la *Rouennaise*; — portant nominations dans le corps d'artillerie de la marine; — ouvrant les bureaux de douane y désignés à l'importation des ouvrages de la presse anglaise.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

PRÉFECTURE DU NORD.

Paris, 11 juin 1859, 1 h. 15 m. du soir.
Le Ministre de l'intérieur à MM. les Préfets et sous-Préfets.

PROCLAMATION DE L'EMPEREUR

AUX ITALIENS.

Italiens !

La fortune de la guerre nous conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens vous dire pourquoi j'y suis.

Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié, le Roi de Sardaigne. L'honneur et les intérêts de la France m'en faisaient un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il y avait en Europe pour votre cause, en laissant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle, ou pour agrandir le territoire de la France.

S'il est des hommes qui ne comprennent pas leur époque, je ne suis pas du nombre. Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce, que par des conquêtes stériles; et, cette influence morale, je la recherche avec orgueil, en contribuant à rendre libre une des plus belles parties de l'Europe.

Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris. Je ne viens pas ici avec un système

préconçu pour déposséder les souverains, ni pour vous imposer ma volonté. Mon armée ne s'occupera que de deux choses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur. Elle ne mettra aucun obstacle à la libre manifestation de vos vœux légitimes.

La providence favorise quelquefois les peuples comme les individus, en leur donnant l'occasion de grandir tout-à-coup. Mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter.

Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous; votre dessein d'indépendance si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera, si vous vous en montrez dignes. Unissez-vous donc dans un seul but : *L'affranchissement de votre Pays.*

Organisez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel, qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que, sans discipline, il n'y a pas d'armée, et, animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats. Demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.

Fait au Quartier-impérial de Milan, le 8 juin 1859.

NAPOLÉON.

Pour copie conforme :
Le Préfet du Nord,
VALLON.

ARMÉE D'ITALIE.

PROCLAMATION.

Soldats !

Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplomatie, j'espérais encore la paix, lorsque tout-à-coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts : les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements manquaient, et nous devions pour secourir nos alliés, déboucher à la hâte, par petites fractions, au-delà des Alpes, devant un ennemi redoutable, préparé de longue main.

Le danger était grand, l'énergie de la nation et votre courage ont supplié à tout. La France a retrouvé ses anciennes vertus, et, unie dans un même but comme en un seul sentiment, elle

a montré la puissance de ses ressources et la force de son patriotisme. Voici dix jours que les opérations ont commencé, et déjà le territoire piémontais est débarrassé de ses envahisseurs.

L'armée alliée a livré quatre combats heureux et remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les portes de la Lombardie; vous avez mis hors de combat plus de 35,000 Autrichiens, pris 17 canons, 2 drapeaux, 8,000 prisonniers; mais tout n'est pas terminé; nous aurons encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

Je compte sur vous; courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie! Du haut du Ciel vos pères vous contemplent avec orgueil.

Fait au quartier-général de Milan, le 8 juin 1859.

NAPOLÉON.

(*Moniteur universel.*)

Milan, 12 juin, 10 h. 15 m.

Une partie de l'armée française a passé l'Adda sans coup férir.

Dans la précipitation de sa retraite de Plaisance, l'ennemi a abandonné un grand nombre de canons et les magasins pleins de vivres et de munitions.

(*Idem.*)

Turin, 12 juin, midi.

Une dépêche de Bologne annonce que les Autrichiens, ont évacué cette ville dans la nuit.

(*Idem.*)

La municipalité de Milan a remis à S. M. l'Empereur l'adresse suivante :

A S. M. l'Empereur Napoléon III, la ville de Milan.

SIRE,

Le conseil communal de la ville de Milan a tenu, aujourd'hui même, une séance extraordinaire dans laquelle il a décidé par acclamation que la congrégation municipale présenterait à S. M. l'Empereur Napoléon III une adresse exprimant la vive reconnaissance du pays pour son généreux concours à la grande œuvre de la déli-

vance de l'Italie. Sire, la congrégation municipale se regarde comme très honorée d'un mandat aussi élevé, mais elle sait combien les paroles sont impuissantes pour le remplir.

Dans un discours dont tous admirèrent les magnanimes sentiments, mais que les Italiens écoutèrent avec une religieuse joie, et surent interpréter comme un splendide augure, Votre Majesté disait qu'elle se reposait sur le jugement de la postérité.

Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que Votre Majesté a entreprise de concert avec le roi Victor-Emmanuel II, est désormais prononcé par l'opinion unanime de l'Europe civilisée, et les noms de Montebello, de Palestro et de Magenta appartiennent déjà à l'histoire. Mais si, au jour de la bataille, la grandeur des plans de Votre Majesté, égalée à peine par l'héroïsme de vos soldats, nous rend sûrs de la victoire, nous ne pouvons le lendemain que déplorer amèrement la perte de tant de braves qui vous suivirent au champ d'honneur. Les noms des généraux Beuret, Cler, Espinasse et de tant d'autres héros tombés prématurément, figurent déjà dans le sanctuaire des martyrs et demeureront gravés dans le cœur des Italiens comme dans un monument impérissable. Sire, notre reconnaissance pour Votre Majesté et pour la grande nation que vous avez été appelé à rendre plus grande encore, sera manifestée avec plus d'énergie par toute l'Italie rendue libre; mais nous sommes fiers, en attendant, d'être les premiers à l'exprimer, comme nous avons été les premiers à être délivrés de l'odieux aspect de la tyrannie autrichienne.

Permettez-nous, Sire, de saluer Votre Majesté par ce cri de notre peuple :

Vive Napoléon III !

Vive la France !

Milan, le 6 juin 1859.

Alberto de Herra, Massimiliano de Lera, Margarita Francesco, Ubaldi de Capel, Fabio Boretti, Achille Rougier, Cesare Giuliani, Alessandro Porro, Giovanni d'Adda.

(*Idem.*)

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 15 JUIN 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

Cette lettre était pour Litholf une énigme véritable. Il ne connaissait, dans toute sa vie, rien qui pût s'appeler un secret, ni motiver une pareille missive. Il repassa dans son esprit toutes les circonstances où il s'était trouvé depuis son enfance, et elles lui parurent si ordinaires qu'il s'enforça vainement d'y découvrir la moindre chose digne de remarque.

Néanmoins cette lettre occupait toute sa pensée.

« Mais le rendez-vous ? se disait-il ; je suis détenu ! »

L'impossibilité de l'entrevue demandée par Daniel lui causait un nouveau chagrin qui rendait sa position plus pénible encore.

(Reproduction interdite.)

Une heure s'était écoulée, qu'il entendit la porte s'ouvrir et quelqu'un entrer.

Début à la fenêtre et absorbé dans ses réflexions, il ne fit pas la moindre attention à ce bruit.

« Retourne-toi, Litholf ! » dit-on derrière lui d'une voix impérieuse qui ne lui était pas inconnue.

« Obéi ! et à sa grande surprise, il reconnut le jeune roi.

« Que peut-il donc avoir à me dire dans la situation où je me trouve ? » se demanda-t-il.

Tous deux gardaient le silence en s'observant comme des personnes qui ne se connaissent pas.

« Sais-tu où est ta place ? demanda enfin Gustave-Adolphe.

« A mon poste, à la porte de Votre Majesté.

« Tu te trompes. Elle est à mes pieds.

« Un coupable, Sire, peut implorer sa grâce et l'accepter, mais non pas un innocent : ce serait avouer le crime dont on l'accuse.

« Pourquoi as-tu pris la défense du page ?

« J'ai obéi au mouvement de mon cœur.

« Tu as oublié que j'étais le puissant et lui le faible.

« Pardon, Sire ; c'est précisément ce dont je me suis souvenu.

Le roi fronça le sourcil.

« Te proposes-tu d'agir de même à l'avenir ?

« Cela ne dépend point de moi, mais de Votre Majesté.

« Explique-toi.

« Cela dépend de ma mise en liberté ou de ma détention.

« Et si tu recouvres la liberté ?

« Je prierai Dieu de me faire toujours agir avec loyauté et franchise envers Votre Majesté, avec bonté et avec charité envers le faible.

— Tu oublies que je suis ton roi.

— Un roi possède une plus grande puissance mais il a aussi de plus grands devoirs que les autres hommes. Il consolidera l'une en conquérant l'amour de ses sujets; il remplira les autres en mettant avant tout un frein à ses passions. Je n'oublierai jamais que le roi doit être le plus vertueux : c'est là sa couronne.

— Tu es audacieux.

Sans répondre, Litholf poussa un profond soupir.

« Quel est ce papier ? » poursuivit le roi, en indiquant la lettre que Litholf venait de déposer sur la table.

Cette question blessa le traban, parce qu'elle était accompagnée d'un regard soupçonneux. Il regretta de n'avoir pas caché ou brûlé la lettre; mais il était trop fier pour vouloir maintenant en dérober la connaissance au roi.

« Votre Majesté veut-elle lire cet écrit ? »

Gustave prit la lettre et y jeta les yeux.

« Elise Alstern ? s'écria-t-il, après avoir lu le passage qui la concernait. Est-ce la demoiselle d'honneur de la princesse ma tante ? »

Litholf ne savait que répondre. Il craignait d'avoir mal agi, en montrant une lettre qui ne le concernait pas seul.

« Sire ! » balbutia-t-il avec un embarras visible.

Gustave arrêta sur lui un regard froid et interrogateur, comme s'il n'eût pas compris ce qu'il y avait de suppliant et d'évasif dans le ton de Litholf.

« Tu aimes mademoiselle Alstern ? »

« Je ne me crois pas le droit d'avoir un secret pour mon souverain. Eh bien ! oui, Sire, je l'aime.

— Et elle...

— Demandez-le lui, Sire. Ses secrets ne sont pas les miens. Peut-être mes paroles sont-elles déjà un nouveau crime de lèse-Majesté.

— Contre qui ?

— Contre la majesté de l'amour.

A cette réponse, Gustave baissa les yeux. L'amour était une majesté à laquelle il n'avait pas encore songé. Litholf crut s'apercevoir qu'il réfléchissait.

« Tu l'aimes donc ? Et comment considérerais-tu celui qui vous unirait ? »

— Cela n'est possible à personne, Sire.

— A personne, dit Gustave redressant la tête.

— Je suis encore trop jeune, Sire, et d'ailleurs je n'ai ni rang, ni naissance ; bien plus, en ce moment je suis moins que rien, je suis un prévenu.

— Tu as raison, dit Gustave avec sa froideur habituelle, après un moment de silence.

Ces mots accrurent encore l'abattement de Litholf. Il lui sembla que l'infériorité de sa position était confirmée par une puissante parole royale.

« Que penses-tu qu'un roi doit être avant tout ? ajouta Gustave.

— Juste... et clément.

— Te semble-t-il que je l'aie été envers toi ?

— Sire, je suis jeune ; j'ai peu d'expérience du monde et quoique mon jugement puisse s'égarer au sujet des bienséances de convention, mon âme et mon cœur ne se trompent pas sur ce qui est droit et juste.

— Comment l'ai-je donc traité ?

— Injustement, Sire.

Litholf s'attendait à une explosion de colère ; mais le roi resta impassible, et sa physionomie ne subit pas le moindre changement.

« Tu demandes qu'un souverain soit juste,